

Postface (extrait)

Le Quatuor d'Alexandrie, masque et rhapsodie

« "L'amoureux a peur du carnaval", dit le proverbe. Et avec l'apparition de ces créatures en robes noires qui émergent de tous les recoins de la nuit, tout se trouve finement altéré.¹ »

Sous leurs voiles épais ou légers, derrière leurs masques changeants, les personnages du *Quatuor* offrent l'image d'une identité fuyante et d'une extériorité constante. Le titre finalement choisi pour l'ensemble de ces quatre livres le dit déjà par deux fois : le quatuor représente ici la sélection de quatre voix, qui, paradoxalement, devront rester quatre, tout en n'en faisant qu'une. Et Alexandrie, creuset d'appartenances ethniques et religieuses disparates, est une terre d'exil dont l'exterritorialité même constitue la forte identité.

Biographie excentrique d'« un Irlandais méditerranéen »

À cette image d'extériorité et de multiplicité, la biographie de Lawrence Durrell tend des miroirs séduisants. Sa vie commence et finit en effet dans un décentrement radical, du hasard de la naissance au choix de l'ultime résidence : de nationalité anglaise, il naît en 1912 à Jullundur, en Inde, et meurt en 1990 à Sommières, en Provence. Ses dix premières années passées sur fond de mystères tibétains lui resteront en mémoire au point qu'il les prêtera au personnage de Mountolive, le diplomate anglais. Après la mort de son père, sa mère revient en Angleterre en 1923 avec ses quatre enfants. Lawrence Durrell ne s'y plaît guère, et aura toute sa vie une attitude ambivalente, souvent très critique, à l'égard de son pays d'origine – il est vrai qu'il est à moitié irlandais, ce que lui rappellera plaisamment Henry Miller : « Après tout vous n'êtes pas Britannique, vous êtes Irlandais, et même un Irlandais méditerranéen². » Il fait en Angleterre des études assez peu remarquables. Puis, ne s'intéressant guère aux débats passionnés qui, des intellectuels de gauche au parti fasciste, occupent la scène anglaise dans cette période troublée de l'entre-deux-guerres, il passe le temps, semble-t-il, à jouer du piano et à faire de la compétition automobile. Mais il écrit déjà aussi, et il publie même un premier roman dès 1935 (*Pied Piper of Lovers*, qui passa inaperçu). La même année il épouse Nancy Myers, étudiante aux Beaux-Arts, et quitte l'Angleterre pour Corfou.

À la recherche de sa voix, Durrell prend alors brièvement un pseudonyme (Charles Norden) pour écrire *Panic Spring* (publié en 1937), et s'essaie à la poésie. En 1938, il écrit ce qui restera à ses yeux son premier livre important (et le seul avant *Le Quatuor*, dit-il), *Le Livre noir*, publié alors à Paris – car jugé trop licencieux, et probablement aussi trop librement critique de l'Angleterre pour y être accepté par les éditeurs à ce moment. Mais son talent est déjà reconnu par T. S. Eliot et par Henry Miller. Il rencontre ce dernier à Paris, en 1937, après déjà deux ans de correspondance, et une amitié importante se noue alors. En 1939, Miller rend visite à Durrell sur l'île de Corfou, et ce séjour marque la fin d'une époque grecque, heureuse.

Tout comme la Première Guerre mondiale avait conduit [E. M. Forster](#) en Égypte, la Seconde y conduit Durrell. Fuyant l'invasion de la Grèce par l'armée allemande en 1941, il se retrouve journaliste pour *La Gazette égyptienne*, puis correspondant de presse à l'ambassade britannique du Caire (cette fois on pense à Darley, personnage d'écrivain dans *Le Quatuor*, et son principal narrateur). Curieusement, en regard de la fascination pour Alexandrie qui transparait dans *Le Quatuor*, l'arrivée de Durrell en Égypte est suivie d'une période plutôt morne et mélancolique : à la tristesse de l'exil – la Grèce était devenue *son* pays – s'ajoute celle de la fin de son mariage – dès 1943 Nancy et leur fille Pénélope (née en 1940) vivent en Palestine, tandis que Durrell est toujours à Alexandrie, et la séparation est définitive. La vie alexandrine lui offre toutefois divertissements et rencontres. Il fait rapidement partie du cercle des écrivains anglais – où l'on trouve [G. S. Fraser](#) et [Bernard Spencer](#) par exemple — et participe (de 1942 à 1945) à l'édition d'une revue, *Personal Landscape, A Magazine of Exile*, où ils éditent leurs œuvres. Mais surtout il découvre la ville, guidé par Forster et par le souvenir de [Cavafy](#),

¹ *Balthazar*, p. 388.

² Lettre du 31 octobre 1959.

le véritable initiateur, celui dont les poèmes feront peut-être de cette période d'exil le vrai moment durrellien.

Une dizaine d'années plus tard, Durrell commence à écrire *Le Quatuor*. Entre-temps, il a rempli des fonctions officielles, à Rhodes, en Argentine, en Yougoslavie. Il s'est aussi remarié, avec Eve Cohen, une Alexandrine (leur fille Sappho naît en 1951). Il a écrit des poèmes, et pris des notes pour des récits de voyages à venir. Mais surtout, cette période semble correspondre à une lente gestation du *Quatuor*. Il y pense dès 1946, lorsqu'il parle à T. S. Eliot d'un « grand livre » qu'il veut entreprendre. En 1952, pour écrire ce livre-là, il renonce à sa fonction de correspondant du *Foreign Office*, prend le risque d'une certaine gêne matérielle, et s'installe à Chypre, où il enseigne dans une école. Là commence la légende du *Quatuor*. Séparé de sa seconde femme, Durrell vit avec Sappho, dont il s'occupe seul, se levant à quatre heures du matin pour écrire, avant de partir travailler (dans *Le Quatuor*, Darley, seul sur son île des Cyclades, veille sur l'enfant de Nessim et de Melissa, écrivant *Justine*, lisant et composant *Balthazar*). L'année suivante, Eve vient reprendre Sappho, et Durrell rencontre Claude Vincendon³, écrivain français d'Alexandrie vivant alors à Chypre, qui vient partager cette retraite créative. Au cours de l'été 1956, il écrit à Henry Miller qu'il vient de terminer « un livre sur Alexandrie intitulé *Justine* », et il lui décrit leur vie quotidienne à l'époque de cette écriture :

Soir après soir nous avons travaillé à nos livres, nos machines à écrire aux deux bouts de la table de la salle à manger, veillant devant un feu de bois, penchés sur une carte d'Alexandrie, à suivre du doigt le tracé des rues, retrouvant pour une grande part le fil de souvenirs oubliés, les parcs et les bordels, les aubes sur le Lac Maréotis, etc.

Mais lorsqu'il parle de la même période après coup, dans une lettre à Richard Aldington cette fois, les souvenirs de la révolution chypriote prédominent :

Nous buvions du vin rouge et travaillions comme des fous – je terminais *Justine*. Toutes les demi-heures il y avait une explosion et quelque chose sautait dans la ville ; le téléphone sonnait. Nous arrêtions tout. Je répondais aux appels du bureau de service, du bureau d'état-major, du Siège du Gouvernement, de la police, de la presse... puis retour à *Justine*⁴.

Lorsque la révolution finit par les chasser de Chypre, ils trouvent refuge brièvement en Angleterre, dans le Dorset. Durrell y écrit un récit de ce séjour chypriote, *Citrons acides*, plus contraint par des engagements auprès de son éditeur que poussé par quelque sentiment de nécessité – toujours lié au seul *Quatuor*, semble-t-il. De tous ces récits de voyage, il dira d'ailleurs plus tard : « Les livres sur les îles c'est bien beau, mais ça ne conduit nulle part (en dehors des îles)⁵. » Si la déclaration tient certes de la boutade, la classification est intéressante, et confirme la place de grand œuvre réservée au *Quatuor*.

Pourtant c'est aux couleurs des paysages de la Grèce et de ses îles que pense Durrell, lorsqu'en une ultime migration, il décide de s'installer en France, en Provence – « Un sol sec et rocailleux, brûlé par le soleil Comme un petit morceau de l'Attique⁶. » D'autres affinités viennent conforter ce choix : la Provence est pour Durrell le « pays de Raimu », dont les habitants ne cesseront de l'émerveiller par leur naturel et leur truculence (peut-être y retrouve-t-il un peu du tumulte alexandrin). Par son histoire, elle est aussi la terre des troubadours, de la « tradition provençale des poèmes d'amour, des croyances et des hérésies cathares⁷ ». Terre déjà littéraire donc, elle détient le secret d'anciens codes d'amour, alors même que l'auteur de *Justine* cherche à élaborer de nouveaux protocoles amoureux. Terre plus énigmatique encore, elle offre au regard fasciné de l'écrivain l'empreinte à demi effacée des souvenirs

³ Ils se marieront en Provence, en 1961.

⁴Lettre datée d'après le 11 octobre 1957 (cette incertitude est due à la tendance qu'avait Durrell à ne pas dater ses lettres). Richard Aldington (1892-1962) : d'abord célèbre par ses romans (*Mort d'un héros*, 1929 ; *Tous les hommes sont des ennemis*, 1932, etc.), il fut ensuite rejeté pour son attitude amèrement critique à l'égard de l'Angleterre, pour son plaidoyer en faveur de l'auteur scandaleux qu'était alors D. H. Lawrence aux yeux de l'establishment littéraire (*Portrait d'un génie, mais...*, 1950), et plus encore pour sa biographie iconoclaste du héros T. E. Lawrence (*Lawrence d'Arabie*, 1955). Sa correspondance avec Durrell est particulièrement importante, offrant le double intérêt de pousser celui-ci dans ses retranchements, à propos de leur rejet commun (mais à des degrés différents) de l'Angleterre, et de le faire longuement parler de son œuvre, dans la mesure où Aldington projetait de faire une biographie critique de Durrell – qui ne vit jamais le jour.

⁵ Lettre à Aldington, datée du 4 au 7 décembre 1959.

⁶ Lettre à Henry Miller, datée d'août 1958.

⁷ Lettre à Aldington, 22 août 1957.

de sectes anciennes. Pour lui qui construit souterrainement les réseaux secrets du *Quatuor*, le paysage cathare est propice à un occultisme rêveur.

Alors, ici, la suite de ce qui n'est pas encore intitulé *Le Quatuor* s'écrit très vite. Publié en 1957, *Justine* connaît un succès immédiat. L'année suivante, Durrell écrit *Balthazar* en six semaines, puis *Mountolive* en douze. Le succès est immense cette fois, les éditions se succèdent, en Angleterre, aux États-Unis, en France, en Allemagne... Les prix, les honneurs et les demandes d'interviews viennent de toutes parts, et l'année 1959 semble leur être tout entière consacrée. Mais l'euphorie du succès cède rapidement place à l'angoisse du temps perdu. Et la retraite provençale elle-même est menacée, car Durrell est l'objet d'un tel engouement que sa maison, *Le Mazet Michel* tend à devenir un lieu touristique. Il réussit tout de même à se protéger des curieux et des journalistes, et l'année suivante, en 1960, il écrit *Clea*, en huit semaines. Si Durrell avait initialement intitulé les deux premiers volumes *Justine*, puis évoqué *Mountolive* sous le titre de *Justine III*⁸, il choisit à présent le titre du *Quatuor d'Alexandrie*, la ville prenant justement sa place primordiale dans l'œuvre.

Lawrence Durrell, qui avait choisi, en venant s'installer en Provence, de « vivre ou mourir de l'écriture », a trouvé sa voie. Après *Le Quatuor*, il se consacre un instant au théâtre, avant de revenir au roman, pour écrire, toujours en de complexes structures d'échos et de reprises, *Tune* et *Nunquam*, ou les cinq volumes qui composent l'ultime *Quintette d'Avignon*⁹. Dès 1957, et jusqu'à sa mort, Lawrence Durrell est un écrivain reconnu, sollicité et fêté. Pourtant, si les traductions françaises furent toujours attendues impatiemment, l'accueil anglais a tout d'abord été un peu plus réservé. Les critiques portaient le plus souvent sur le caractère foisonnant et baroque de l'écriture et de l'imaginaire durrelliens. Qu'il s'en défende ou qu'il les moque, l'attention qu'il prête à ces accusations témoigne assez de l'ambiguïté de sa position à l'égard du monde littéraire anglais. « En dépit des louanges du grand public, écrit-il, je ne suis guère prisé en Angleterre, ce qui est probablement dû à mes critiques acerbes à l'égard de notre pays¹⁰. » Et lorsque, en 1960, la BBC vient en Provence enregistrer une émission sur lui, l'ironie de son commentaire ne pallie guère l'évidente satisfaction : « Ils viennent de faire Robert Graves¹¹, on dirait bien que je suis enfin en train de devenir un artiste de première classe en Angleterre¹². » C'était d'ailleurs vrai, et dorénavant, il se soucierait seulement de répondre à ses lecteurs admiratifs et à ses disciples – ces jeunes écrivains que *Le Quatuor* avait libérés, les Anglais, d'un « sérialisme » étouffant, et les Français, de « l'atomisme monochrome » de l'école du nouveau roman¹³.

C'est cette liberté de l'imagination durrellienne qui interdit finalement toute tentative de réaffiliation, et conduit à revendiquer pour l'auteur la maxime qui était celle de Cavafy, d'après *Balthazar* : « J'imagine, donc j'appartiens et je suis libre » (*Justine*, p. 94).

(...)

Christine Savinel
Le Quatuor d'Alexandrie
 Le Livre de poche, 2003
 p. 1010-1014

⁸ Lettre à Henry Miller, août 1957 – celui-ci parlait au même moment du *Quatuor* de *Justine* (lettre du 12 juin 1957).

⁹ Sur l'œuvre abondante écrite par Durrell après *Le Quatuor*, voir les indications bibliographiques en fin de volume.

¹⁰ Lettre à Aldington, du 4 au 7 décembre 1959. Durrell fait allusion, ni particulier, aux critiques, souvent violentes, qu'émet le personnage de l'écrivain anglais Pursewarden dans *Le Quatuor*.

¹¹ Robert Graves: poète et romancier anglais (1895-1985), auteur de / *Claudius* (1934), et autres romans historiques.

¹² Lettre envoyée de Nîmes à Aldington le 8 juin 1960.

¹³ Lettre à Aldington, après le 19 août 1960.